

Tableaux 1852 des dix vues de la Vallée de Joux par Devicque

On peut lire sur internet, sous le nom de Julien-Hypolyte Devicque :

Né le 13 août 1821 à Paris, mort le 25 août 1881 à Paris ; peintre lithographe ; participant à la Commune de Paris, déporté en Nouvelle-Calédonie.

Né le 13 août 1821 à Paris, marié, sans enfant, Julien Devicque était peintre-lithographe : il avait été l'élève de François Dubois et avait exposé aux Salons, de 1859 à 1866. Sergent-major sous la Commune, il dit avoir servi « par conviction », et fut condamné pour ce fait à la déportation dans une enceinte fortifiée. Il arriva à Nouméa le 2 novembre 1872. Il vit sa peine commuée en sept ans de détention (1878), puis remise (1879) et il rentra en France par le *Navarin*. Pendant son séjour forcé à la Nouvelle-Calédonie, il avait continué ses travaux : la vue de la presqu'île Ducos qui servit de frontispice à *l'Évadé*, de Rochefort, est son œuvre.

Ou encore ceci :

JULIEN HIPPOLYTE DEVICQUE

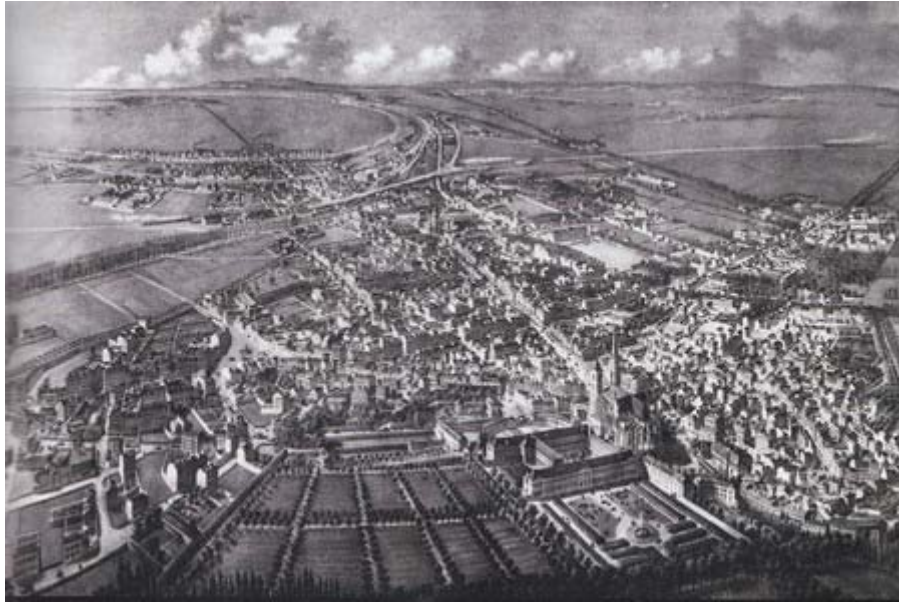
CATÉGORIE : **LES ARTISTES ET LA COMMUNE**

PUBLICATION : 24 OCTOBRE 2019

Un artiste communard complètement tombé dans l'oubli

En redécouvrant des artistes communards, on prend de plus en plus conscience du fait que la répression qui a suivi ce mouvement révolutionnaire a littéralement anéanti l'avenir d'artistes connus avant 1871.

Si parmi ceux qui sont parvenus à s'exiler, certains ont pu réussir leur carrière à l'étranger et revenir en France après l'amnistie pour reprendre sans encombre leur travail (Dalou notamment), en revanche, ceux qui ont été arrêtés et condamnés à la déportation par les tribunaux versaillais, ont, dans leur presque totalité, sombré dans l'oubli et il est aujourd'hui difficile de retrouver leur trace. Le sculpteur Capellaro échappe à ce sort grâce à des conditions exceptionnelles, dues à ses soutiens artistiques : il arrivera en Nouvelle Calédonie très tardivement (janvier 1875) et en repartira deux ans après, sa peine ayant été commuée en dix ans de bannissement (1). En revanche, ceux qui sont restés au bagne de nombreuses années, sont usés et meurent prématurément. C'est le cas de Julien Hippolyte Devicque.



Né à Paris le 13 août 1821, il entreprend une carrière artistique. Élève du peintre néoclassique François Dubois, il expose aux Salons de 1859 à 1866 et va devenir un spécialiste de la lithographie de vues en ballon de grands formats. Depuis le XVII^e siècle, les scènes panoramiques avaient du succès, mais étaient souvent centrées sur un château et son jardin (2). Avec le développement des ballons, les vues à vol d'oiseau vont aussi se multiplier. La caractéristique de Julien Devicque est de concilier la vue panoramique avec le souci du détail très minutieux : dans sa lithographie de Saint-Denis (1863), il survole la ville et la campagne environnante, mais on aperçoit dans le lointain le canal (inauguré en 1821) et le train qui passe, en même temps qu'on découvre, dans le premier plan, des passants. On peut voir au Musée Carnavalet d'autres vues de la région parisienne à vol d'oiseau : Levallois et Champerret. Il a produit aussi des gravures de la Suisse et du Jura (3).

Lorsque survient la Commune, il s'engage résolument, au poste de sergent-major du 91^e bataillon, première compagnie. Interrogé, lors de son procès devant le douzième conseil de guerre du 6 décembre 1871 sur les raisons de sa participation à la Commune, « *l'accusé répond qu'il a servi la Commune par mécontentement d'avoir vu les choses marcher si tristement pendant le premier siège, par crainte aussi d'une monarchie quelconque et enfin parce que c'était dans ses convictions.* » Le rapport, après avoir indiqué les opérations auxquelles il a participé, signale que, le 22 mai au soir, « *il est à l'Hôtel de ville, garde la barricade de la rue de Rivoli près de la Tour Saint-Jacques et défend successivement les barricades de la rue Saint-Antoine, de la Bastille et du faubourg Saint-Antoine. Les renseignements recueillis sur le compte de Devicque ne sont pas favorables (...)*

L'accusé raconte tous ces faits sans forfanterie mais il cherche à ne rien cacher ; c'est un sectaire fanatique et convaincu, qui parle de la fraternité des peuples et qui, en attendant la réalisation de ses rêves, à jamais impossibles, n'a pas hésité à prendre une arme et à tirer sur les soldats de la France. » (Le substitut Abrial) (4).

Il est condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée en Nouvelle Calédonie ; embarqué à Brest le 11 juin 1872 sur le navire *La Guerrière*, il arrive à Nouméa le 2 novembre 1872. Devicque va illustrer successivement le journal *Le Courrier de la*

Nouvelle-Calédonie et *La Revue illustrée*. Sa gravure de la presqu'île Ducos a servi d'illustration au roman d'Henri Rochefort *L'Évadé*. Gracié le 15 janvier 1879, il est autorisé à rentrer en France à bord du *Navarin*. On perd ensuite sa trace et il meurt deux ans plus tard, le 25 août 1881, à l'âge de soixante ans.

PAUL LIDSKY

(1) Cf. *La Commune n°73*, pages 28-31.

(2) Voir les gravures d'Etienne Allegrain (1644-1736), consacrées au château de Versailles et au domaine de Saint-Cloud.

(3) Lithographie de la ville de Berne ; *Dix vues de la vallée du lac de Joux*, 1852.

(4) Archives de la Défense, château de Vincennes.

Aucune photo malheureusement n'a été proposée, tant par le premier article que par le second.

Julien Hippolyte vint à la Vallée de Joux en 1852, dont il peignit les dix villages principaux. Le tout donna lieu à la production d'une planche de jolies dimensions de 80 x 55 cm. Elle porte pour titre : Dix vues de la Vallée du Lac de Joux dessinées d'après nature et lithographiées par J. Devicque.

Il est fort probable que cette planche fut imprimée à Paris. Dès après nous ne voyons pas trop par quel canal un lot de celle-ci put être acheminé à la Vallée de Joux et distribué, naturellement contre bonne monnaie, au public combier. Les archives publiques de 1852 et années suivantes ne nous donnent aucune information à ce sujet. Et pour cause, nos communautés n'avaient pas à traiter d'un fait qui ressortait uniquement du privé. Un démarcheur passa-t-il à la Vallée pour pénétrer dans à peu près toutes les maisons pour livrer l'œuvre de Devicque, chacune de vendue tirée par exemple d'un gros rouleau que le bonimenteur tirait d'un sac de protection ? Le prix ? Le nombre vendu ? Tout cela nous échappe et ne pourra jamais être précisé.

Reste les encadrements. Qui se firent sans doute sur place. Il en est de différents, comme on peut le voir sur les deux exemples ci-dessous. L'un des plus rencontrés lors de notre carrière d'archiviste et de documentaliste, fut le cadre à large bordure noire. Pour celui-ci on trouvait la plupart du temps à l'arrière un panneau de bois pour assurer la lithographie. Celle-ci était d'autre part protégée

par un verre sur le devant. Il convenait donc de manier de tels tableaux avec quelque précaution.

Le tableau Devicque était alors prêt à être pendu. Ce qui ne manquait pas de l'être. On le mettait en place dans quelque corridor. Il trouvait un meilleur endroit dans un cabinet d'horloger. Bref, il agrémentait un nombre important de nos maisons combières. Il en fit même partie à tel point qu'une maison de notre haute combe sans un Devicque ne pouvait pas être considérée comme tout à fait complète !

Ces tableaux, quoique sans doute réalisés à l'époque en un nombre important, sont devenus rares avec le temps. Nous sommes aujourd'hui un siècle et demi et plus après leur introduction à la Vallée. Certaines de ces lithos, y compris le cadre, sont dans un état parfait, d'autres ont subi du temps les fâcheux outrages, avec pour l'essentiel des tâches de vieillesse plus ou moins importantes, mais aussi parfois des coulures indésirables. Le tableau avait dans ce cas là été retiré de son emplacement original pour être relégué dans un galetas quelconque où l'eau des gouttières l'avait ainsi abîmé.

Si le prix de ces tableaux retrouvés en parfait état pouvait être en son temps assez élevé, compter 1000.- environ pour les pièces parfaites, il a quelque peu régressé avec l'arrivée de nouvelles générations qui ne s'intéressent ni à la gravure en général, ni à celle qui concerne la Vallée en particulier. Ce type d'œuvre d'art, incluons les gravures des Dubois, des Bourgeois, des Aberli, passé chez l'encadreur qui lui offrait un cadre doré, vendu la peau des fesses, comme on dit, redevient donc, suite à ce changement des mœurs, d'un prix de beaucoup plus abordable. Il en est de même de la grande planche de Devicque qui ne peut plus être considérée à chaque fois comme la trouvaille du siècle.

Il n'en reste pas moins que ce 5 octobre 2020 où deux tableaux de Devicque ont été livrés directement chez le soussigné, transportés en voiture par un livreur sympathique accompagné d'une dame qui l'était tout autant, don d'une troisième personne du Sentier généreuse à souhait, est quand même une journée à marquer d'une pierre blanche. Deux Devicque d'un seul coup alors que le Patrimoine n'en possédait que de vagues reproductions photographiques d'une qualité médiocre et d'un format plus petit. Deux œuvres dont l'une est justement encadrée de noir, bois peint avec un vernis mat du plus bel effet, quoique le tout n'en acquiert pas une joyeuseté à signaler.

Signalons que ces vues furent parfois découpées pour en faire de petits tableaux. C'est sans doute à cette occasion que certaines furent coloriées. Certaines hâtivement, d'autres par contre avec soin. Ainsi un jeu de ce type a-t-il permis plus tard l'édition de l'ouvrage : Merveilleuse Vallée du Lac-de-Joux. Un four. Pour la simple raison que l'on en était déjà dans une époque où la gravure n'était

plus en vogue. Et se tromper d'époque dans le domaine éditorial ne peut que conduire au désastre ! Ceci étant désormais sans importance, ce type de bouillon étant le lot de tout éditeur un peu sérieux !

Voilà donc le Patrimoine riche de deux Devicque. Ils figureront un jour ou l'autre dans la Maison Combière, qui ne sera autre que le futur musée combier, dans un siècle ou deux ! Quand il s'agira de reconstruire la seule maison qui puisse témoigner des conditions d'habitation des gens d'autrefois. Et de les faire revivre dans leur réalité de l'époque, ces fameux Combiers, qui alors, seront devenus si peu nombreux en leur terre d'origine qu'on pourra sans doute les compter sur les doigts d'une seule main ! Rochat y compris !



L'un passa sa vie au Sentier, l'autre au Solliat. Unis désormais pour le meilleur et non pour le pire !



Les tableaux avec cadre noir semblent avoir été les préférés de nos anciens Combiens.